

Fragments d'une poétique de l'image animée

Anne-Christine Loranger

Number 304, October 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83878ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Loranger, A.-C. (2016). Fragments d'une poétique de l'image animée. *Séquences : la revue de cinéma*, (304), 48–51.

Fragments d'une poétique de l'image animée

Le cinéma, dès ses origines, s'est inspiré de la poésie, sans doute parce qu'elle est la toute première forme d'art de l'humanité. Avant même de peindre des animaux sur les parois des grottes, les êtres humains ont cherché à comprendre le monde qui les entourait.

ANNE-CHRISTINE LORANGER

Pour ce faire, ils ont utilisé des métaphores, des allégories, des comparatifs. Que sont ces lumières qui brillent au-dessus de nos têtes ? Qu'est-ce que cette chose qui chauffe et qui brûle ? Comment nous est-elle venue ? Ainsi sont nés les feux lointains qu'on perçoit à travers les peaux de bête et l'histoire du feu volé par Prométhée. Ainsi sont nés les héros, les ours grands et petits, Cassiopée et les Pléiades qui peuplent notre ciel nocturne. Ainsi sont nés les mythes fondateurs des cultures humaines, Œdipe, Hercule, Phénix. Ainsi sont nés, pour les mettre en scène, le théâtre, le chant, la musique, la danse et tous les arts de la scène. L'écriture vint éventuellement, entre autres pour transmettre les mythes. Plus tard, bien plus tard, on inventa le cinéma.

Non seulement le cinéma a historiquement mis en scène des poèmes ainsi que la vie de nombreux poètes, mais a tourné des poèmes entiers. *Eugène Onegine*, *Ulysses*, *The Beowulf* sont des adaptations de poèmes... Sans poésie ! Mais qu'en est-il quand le texte même d'un film, et non l'image, est essentiellement poétique ? La poésie est un art à part entière, qui sublime et subjugué, pour peu qu'on la laisse nous pénétrer.

Tout comme la musique, elle n'a besoin de rien d'autre qu'elle-même pour exister. C'est peut-être ce qui fait que son adhésion au monde imagé du cinéma n'est pas toujours probante. Y aurait-il conflit entre la métaphore et l'image ? Nous avons choisi d'explorer trois films récents, soit *Cartas da Guerra*, *Crosscurrent* et *Chi-Raq*, venus respectivement du Portugal, de la Chine et des États-Unis, pour chercher à comprendre comment de talentueux réalisateurs utilisent la poésie pour montrer des points de vue éminemment politiques.

CARTAS DA GUERRA : ÉPÎTRES À L'AMOUR EN TEMPS DE GUERRE

Avant de devenir un auteur célèbre, António Lobo Antunes était simple médecin dans l'armée portugaise. Pour son troisième long-métrage, Ivo M. Ferreira a choisi d'utiliser un recueil de lettres d'Antunes à sa femme enceinte, écrites alors qu'il était posté en Angola en 1971, quatre ans avant que le pays ne déclare son indépendance. Son film est en fait un hymne à l'amour en noir et blanc, sur fond de savane et de sang.



Crosscurrent

*Je t'adore mon chat de janvier,
Mon amour, ma gazelle, ma pensée bleue,
Mon amante, ma Voie Lactée
Ma fille, ma mère, mon épouse,
Ma morphine, opium, cocaïne...*

Il n'y a, dans **Cartas da Guerra** (2016), que deux lettres lues en voix hors champ par le jeune médecin António: la première et la dernière. Toutes les autres seront entendues par le biais de la voix de sa femme, Maria José, qui, enceinte de leur premier enfant, l'attend au pays. On ne la voit que peu, cette Maria José tant aimée, et elle ne fait pas grand-chose, sauf d'attendre. Ce n'est pas tant elle qu'on voit que la fabulation que son mari s'en fait. De même qu'António Lobo Antunes privilégie les voix intérieures dans ses romans, décrivant les mêmes situations sous différents points de vue, les images de Ferreira, même quand on y voit Maria José, ne nous montrent en fait que la perspective d'António. En souhaitant rester au plus près du romantisme d'Antunes, de la poésie intime de ses lettres, Ferreira se détache du contenu politique de ses images. Si la guerre y est montrée sans détour, dans ses longues attentes, ses violences soudaines, son racisme, son adrénaline, elle y est surtout vue par les yeux d'un soldat qui se languit d'un visage aimé. Les tenants et aboutissants de cette guerre, ses conséquences pour l'avenir de l'Angola et du Portugal sont laissées dans l'ombre.

*...Ma plaie ouverte, mon extension polaire
Ma forêt, ma trois heures du matin, ma mélancolie
Ma bougie allumée, ma lumière
Mes grands yeux de nuit,
Mes belles lèvres douces telles une double conque fermée
Mon long cou agile, mes mots murmurés...*

Comme dans **Crosscurrent**, le chant d'amour constitue le texte essentiel du récit de Ferreira. Il est par contre difficile au spectateur de se laisser dériver. La violence qui le sous-tend est trop crue, trop présente et trop inexplicite. Malgré les splendides images en noir et blanc de Joao Ribeiro, Ferreira peine à nous embarquer dans un plaisir dépassant l'esthétique. Malgré le physique romantique de Manuel Gomez, cigarette aux lèvres et plume à la main, on reste détaché de son vécu. Quand António confie à sa femme qu'il « dérive vers la gauche » et « comprend Che Guevara », on cerne mal pourquoi. La masse poétique du scénario, laquelle culmine en une récitation de mots d'amour de plus de trois minutes (reproduite ici en partie), curieusement, fait rempart.

*...Mon rire excité, mes douces cuisses écartées,
Mon éternelle adolescence,
Mon oiseau sur la plus haute branche de l'après-midi,
Ma fuite ailée,
Mon parfum de terre, mon corps jumeau,
Mes féroces dents blanches, mes mains sombres...*

Après avoir vu **Cartas da Guerra**, que reste-t-il au spectateur ? Des images en noir et blanc, inoubliables par leur beauté, frustrantes

du à leur absence d'une histoire mieux politiquement accrochée. L'impression d'avoir surfé sur une très belle histoire d'amour et de langueur, sans en avoir pu apprécier véritablement la couleur. Reste bien sûr la poésie d'Antunes... Qui l'aime le lise !

*...Mon sable entre les doigts,
Mon pays, mon île, ma porte sur la mer,
Mon Anna Karénine,
Ma femme.*

CROSSCURRENT: MÉTAPHORES AU LONG COURS

Le scénario de **Crosscurrent** (2016) du chinois Yang Chao cherche à créer une œuvre racontant la quête d'un jeune homme, Gao Chun, qui remonte le cours du Yang-Tsé en cargo et qui y rencontre, de lieu en lieu, la même énigmatique jeune fille. Son originalité est que son texte est essentiellement composé de poèmes issus d'un vieux recueil trouvé à bord.

Le film n'en demeure pas moins une critique acérée, quoique silencieuse, des politiques environnementales du gouvernement chinois....

Le Yang-Tsé est un personnage en soi, dans ce film; la jeune fille, on le découvrira, étant une déesse des eaux. Cette personnification du Yang-Tsé, et l'amour que Gao Chun lui porte n'est pas anodin. Ce fleuve, aussi intrinsèque à la culture chinoise que le Saint-Laurent pour les Québécois, traverse la Chine de part en part, formant un gigantesque bassin hydrographique de 1,8 million de kilomètres carrés. Source indispensable d'eau potable pour 40 % du territoire chinois, il alimente également 70 % de la production de riz. Le fleuve se retrouve dans d'innombrables contes, histoires et récits. Ce vecteur culturel autant qu'économique est désormais gravement menacé par la pollution: les eaux du Yang-Tsé font en de nombreux endroits écho au ciel de Beijing... À noter que chaque poème porte le titre d'un lieu désormais inondé depuis la construction du barrage des Trois-Gorges.

Dérive entre poésie et mysticisme sur les grandioses images du génial directeur photo Ping Bin Lee (**In the Mood for Love, The Assassin**), qui passa six mois à faire des allers-retours sur un vieux cargo pour les tourner, le film n'en demeure pas moins une critique acérée, quoique silencieuse, des politiques environnementales du gouvernement chinois. **Crosscurrent**, en ce sens, pourrait être comparé à **L'erreur boréale** (1999) de Richard Desjardins. Le majestueux Yang-Tsé est montré dans sa splendeur mais aussi dans sa misère, sa pollution, ses lieux historiques et villages noyés par l'érection du barrage des Trois-Gorges. Temples et statues bouddhistes abandonnés et carcasses pourrissantes de cargos échoués jalonnent le fleuve au rythme de poèmes basés sur des lieux défunts, puisque désormais inondés. **Crosscurrent**, c'est en fait la rencontre de courants contraires, celui du fleuve historique et celui du fleuve transformé. Gao Chun, dans ses vêtements de citoyen, pourrait, en ce sens, représenter la Chine endeillée de son père, le Yang-Tsé. En retrouvant An



Lu, la déesse des eaux, une fois passées les fantastiques portes du barrage des Trois-Gorges, Gao Chun est-il l'allégorie d'une Chine qui cherche à retrouver son identité perdue ?

la Chine sans détour, dans ses brumes, sa mélancolie, sa misère, sa décrépitude, ses faillites. Une Chine en quête d'elle-même, de son passé comme de son avenir.

Crosscurrent, en raison de son absence quasi totale de scénario, doit être vu en se laissant dériver sur ses vagues allégoriques. Sinon, on s'endort très vite. L'utilisation de la poésie, mélancolique à souhait, est cependant trop subtile pour un public n'ayant pas déjà une relation établie avec le fleuve. Le film a le mérite d'une cinématographie à couper le souffle (Pin Bin Lee a obtenu à Berlin l'Ours d'argent de la meilleure contribution artistique) et d'une musique exquise. Il a aussi celui de nous montrer la Chine sans détour, dans ses brumes, sa mélancolie, sa misère, sa décrépitude, ses faillites. Une Chine en quête d'elle-même, de son passé comme de son avenir.

À quoi ressemble le futur, dis-moi ?

CHI-RAQ : HAUTEMENT POLITIQUE, OUTRAGEUSEMENT SEXY

C'est avec les mots « This is an emergency » en rouge sur fond noir que commence **Chi-Raq**. Plus d'Américains ont été tués dans la banlieue sud de Chicago depuis quinze ans que lors des guerres en Iraq et en Afghanistan. La violence entre Noirs a atteint un tel degré que Spike Lee parle d'autogénocide (*self-genocide*). Cette situation l'a poussé à tourner **Chi-Raq** (contraction de Chicago et Iraq), basé sur le *Lysistrata* d'Aristophane, comédie grecque jouée pour la première fois en 411 avant notre ère. La pièce relate l'histoire d'une femme qui, fatiguée des interminables guerres du Péloponnèse, persuade ses compagnes grecques de s'unir pour priver leurs maris et leurs amants de sexe et les forcer à faire la paix. Cette stratégie connaîtra le succès, non sans déclencher au préalable une guerre des sexes. L'une des pièces les plus jouées du répertoire classique, *Lysistrata* a connu de nombreuses adaptations et variantes dont **La source des femmes** de Radu Mihaileanu (2011). Sans la reprendre mot pour mot, la version scénarisée par Kevin Willmott et Spike Lee garde l'idée des chœurs pour introduire et faire avancer l'histoire et transpose la guerre entre les cités ennemies d'Athènes et de Sparte en guerre de gangs, entre les Trojans, menés par le rappeur Demetrius Dupree, alias Chi-Raq (Nick Cannon), et les Spartans, dont le

Photo : **Cartas da Guerra**



leader est Cyclops (Wesley Snipe). Tout comme dans la pièce d'Aristophane, Lysistrata (Teyonah Parris), ici l'amante de Demetrius, est une femme pénétrée d'un sens profond de responsabilité individuelle et sociale. Outrée par une tuerie dans une discothèque et par la mort accidentelle d'une fillette victime d'une balle perdue, Lysistrata visite les femmes du gang ennemi et les convainc de passer à la résistance sexuelle active. Mais le racisme de politiciens véreux et surtout le machisme de son propre amant, Chi-Raq, lui barreront la route.

Un film intelligent, vulgaire, élégant, énorme, subtil, phallique, fier, percutant et magnifique. Du Spike Lee, en somme. À son meilleur.

Spike Lee, dans ce film hautement politique et outrageusement sexy, s'attaque à des béances sociales criantes des États-Unis, soit les armes, le racisme, le machisme et la pauvreté. Chacune, prise individuellement, est source de violence. La combinaison exacerbée des quatre — machisme inclus, c'est l'originalité de l'analyse de Lee —, engendre un vortex de violence quasi inextricable. **Chi-Raq** arrive à explorer chacun de ces paramètres et à en former un

tout cohérent. Une distribution éblouissante, des chorégraphies étonnantes et des costumes provocateurs permettent au texte rimé de passer la rampe, même si ce dernier est parfois déclamé de façon inégale. Là où Lee frappe fort et précis, c'est la combinaison d'une sexualité torrentielle et d'une poésie puissamment rimée. Il exploite le rap dans ce qu'il a de plus efficace, le rythme laissant percer la rage tout autant que les mots. Si le réalisateur en beurre épais (la couche de Nutella atteint parfois l'épaisseur de la tranche), la situation appelle une réponse chargée. D'où l'utilisation du rappeur Nick Cannon, dont la chanson *Pray 4 My City* sous-tend le film. Plutôt que de détacher l'auditeur de l'émotion, la poésie est ici son principal vecteur. Mais elle est soutenue par le solide scénario de la pièce d'Aristophane et par une situation politique dont l'urgence est indéniable.

Un film intelligent, vulgaire, élégant, énorme, subtil, phallique, fier, percutant et magnifique. Du Spike Lee, en somme. À son meilleur.

*Police sirens, everyday
People dyin', everyday
Mamas cryin', everyday
Fathers tryin', everyday
Tryin' to get my head straight
This the city of Chi-Raq, get your bed made* 📍